

l'adieu aux larmes

L'interne marche vite. J'essaie de le suivre, deux pas derrière, en écoutant ce qu'il me lit sur une fiche :

— Mayeux, Nicole Mayeux. Ne l'appellez pas Nini, c'est le surnom que lui donne sa mère.

— Je m'autorise rarement ce genre de familiarité.

— Soyez tout de même prudent, elle a agressé une infirmière à coups de ciseaux, aux urgences. C'est pour ça qu'on l'a envoyée chez nous.

Je n'aime pas les airs supérieurs de ce type qui m'apprend ce que j'aurais dû savoir avant lui.

— Vingt trois ans, jolie fille. Elle s'est plutôt bien remise de sa baignade.

On franchit une porte à barreaux.

— C'est riant chez vous. Je me crois à la Maison.

— C'est quelquefois utile, commissaire. Sans ça vous passeriez votre temps à leur courir après.

Encore un couloir. Le jeune toubib a décidé de m'entraîner pour le marathon. Il s'arrête devant une porte, l'ouvre et me laisse passer devant, essoufflé. Elle se tient debout à l'angle opposé, le regard fixe, froid comme un carrelage. Regard qui me traverse ou me détaille ? Pas si froid que ça finalement. Peut-être mélancolique. Les cheveux longs, plutôt bien peignés pour ce genre d'endroit. Un grain de beauté sur le menton, légèrement décentré, humanise le visage trop parfait. Elle lève lentement ses poings serrés. Une grosse bague de cuivre alourdit son auriculaire gauche. Elle porte les mains fermées jusqu'à son front, toujours dans ce même mouvement, sans à-coup. Le regard n'a pas bougé. Les lèvres s'entrouvrent à peine, laissent passer un faible sifflement aigu. Je tente un bonjour stupide. Elle bondit et la bague m'écrase le nez. Des gens se précipitent, me tirent en arrière, la porte claque. La gamine hurle de l'autre côté. Un quart d'heure plus tard, je rassemble ce qui me reste de

dignité pour demander l'adresse de la mère au sportif en blouse blanche. Je quitte l'hôpital avec un pansement ridicule au milieu de la figure.

Le bureau. Quai des Orfèvres. Enfin chez moi, mon fauteuil, avec des roulettes. Les lieutenants n'ont que des chaises. A roulettes quand même. Je cherche la brûlure de cigarette familière sur le tissu de l'accoudoir. Je feuillette le dossier. J'ai du mal à me concentrer, je revois Nini. Nicole, pardon. Nicole, c'est un peu vieillot pour une mère de maintenant. Je me replonge dans la lecture. Couple numéro un, couple numéro deux, couple numéro trois. Trois couples en une semaine, repêchés dans la Seine, noyés, étrangement enlacés, comme si l'amour était plus fort que l'angoisse d'étouffer. Tous du côté de Grenelle. La digue, entre Bir Hakeim et la Maison de la Radio, une belle promenade pour les amoureux, allée des Cyprès. Quatrième couple, hier, Alphonse et Nicole. Alphonse est mort, mais toi, Nini, tu as survécu. Ça fait sept cadavres et une dingue. Parlez-moi d'amour, je n'ai rien de tendre à vous dire : j'ai les photos sous les yeux. Et la visite à la morgue ce matin. Lambert me les avait tous sortis. Tous les sept. Une vraie salle de bal. J'appréhende toujours ces visites au quai de la Râpée, quand Lambert se pose en professionnel de la mort. Pauvres gosses, qu'est-ce que vous foutez là, hésitant entre le violet et le gris, plus ou moins gonflés ? Les baisers, le désir, les caresses sont bien loin, et pourtant, comment ne pas y penser. On a l'identité de chacun. Ça en fait des mères, des pères, des voisins, des concierges... Les "chaises" s'en occupent : Ils interrogent, besogneux, dans l'attente d'une promotion ou du week-end. Le pansement me fait loucher, je le retire. Je fais des tours avec mon fauteuil. Dans un sens, dans l'autre, je me sens inefficace. Je vais prendre l'air, causer avec Vénus. Il aura bien quelque chose à me raconter.

En fait, il s'appelle Milos. Quelque congénère cultivé aura tiré le jeu de mot par la tignasse. Je le trouve facilement entre Mirabeau et Garigliano. Je ne l'ai pas vu depuis six mois. L'hiver ne l'a pas aidé, ça se voit. Je lui montre le Beaujolais village et le Haute Côte de Beaune que j'ai apportés. Il a un tire-bouchon. On se repasse le goulot.

- Tu as connu l'amour Milos ?
- Wuii, commissaire, je connaisse l'amour
- Là-bas ?
- Elonna, très belle, toujours elle rit.

- Elle n'est pas venue avec toi ?
- Trop belle, et moi pauvre. Toi, tu connais l'amour commissaire ?
- Oui. Elle était belle aussi, et j'étais pauvre aussi. Je ne sais pas de quoi, mais j'étais pauvre.
- En amour, toujours on est trop pauvre, commissaire.
- Tu m'emmerdes avec tes commissaires.
- Toujours l'amour emmerde.
- Tu as le vin triste Milos ?
- Non, la vie triste commissaire.

J'étale huit photos sur le pavé du quai, groupées deux par deux. Milos en a entendu parler, bien sûr, ce n'est pas loin de chez lui. Il reconnaît Vincent et Warda. Il les a vus plusieurs fois sur la digue. « Ils s'aimaient, commissaire, ça voyait le regard. » Les autres ne lui disent rien. Il pense que c'est une belle fin. Il a peut-être raison, à condition de l'avoir choisie. Je quitte Vénus, la tête lourde. Je n'ai pas appris grand chose sur cette histoire, mais sur l'amour, probablement.

Joinville. Une petite bicoque entre deux pavillons cossus, en bord de Marne. Pas de sonnette à la grille, j'entre dans le jardin et frappe à la porte de la maison. J'attends quelques secondes, devant le perron. La mère de Nicole entrebâille la porte. Je me présente, carte à l'appui, elle ouvre en grand, me tombe dans les bras mais je suis deux marches en contrebas et j'ai le visage contre sa poitrine. Elle sent la lavande. Je grimpe les deux marches et la serre un peu plus fort. Elle pleure. Je caresse ses cheveux. Je ne suis pas raisonnable, commissaire. Elle s'excuse, je lui dis que c'est moi. Dans le séjour, elle me propose une mirabelle. Je ne sais pas dire non. Elle n'a pas d'autre enfant. Nicole fait des études de biologie. En juin elle doit soutenir un mémoire sur la biochimie comportementale. Je la regarde, écarquillé. Elle me montre un paquet de feuilles reliées sur la table basse. Elle digresse : Nini adore le cinéma. Elle passe un temps fou à la cinémathèque, au Trocadéro. En sortant d'un film elle aime longer la Seine, jusqu'à la digue. Le mois dernier, on lui a volé son sac. Et Alphonse ? Un petit facho rencontré à la fac. Qu'est-ce qu'elle faisait avec un type pareil ? La mère et la fille se sont embrouillées là-dessus. Ça lui fait mal : sa vie n'est pas grand chose au delà de Nini.

- Et son père ?
- Parti quand j'étais enceinte. Un exemple d'homme. Vous êtes comme ça vous aussi ?
- On peut l'être tous, à un moment ou un autre.

— Belle réponse, Monsieur le commissaire, ne vous engagez pas trop, faites votre métier.

Retour au fauteuil. La brûlure de cigarette. Je me revois étudiant. Je l'ai souvent emmenée au bord de la Seine. On s'imaginait disparaître dans l'eau, surtout quand elle était noire, quand le monde paraissait trop sale pour notre amour. C'était con et de notre âge. Mais on ne l'a pas fait. Eux si, mais pas exprès. Quatre fois... on sent déjà la répétition. Il doit falloir un drôle d'amour pour tomber à l'eau et se tenir toujours pendant qu'on se noie. Quelqu'un les a poussés ? On devrait s'agiter, nager égoïstement ou tenter de sauver l'autre. La position d'un maître nageur sauveteur n'est pas celle d'un dernier baiser. Tués ailleurs, transportés là, mise en scène ? Ils étaient tous visés ? Un seul parmi eux peut-être. Les autres ne seraient que du brouillard ? Je dépouille les notes des "chaises". Des témoignages remarquables. La boulangère, à côté de chez Karine et Pierre, par exemple : « Un couple sans histoire ». On est informé ! Ah, à propos de Mylène, retrouvée avec Fodé ; c'est la voisine de palier qui parle : « Bruyante ; elle recevait souvent tard ». C'est ça, des nègres en plus. Belle investigation, les gars ! Pour la promotion, il faudra attendre. Quant au week end, c'est compromis. Il faut qu'on avance. Il se confirme qu'ils étaient tous en couple, de près ou de loin. C'est déjà un acquis. On frappe à la porte du bureau. Tiens, voilà la stagiaire.

— Vous croyez à l'amour, Milla ?

— Bien sûr. A mon âge, ce serait désespérant.

— Et à la loi des séries ?

— On a eu deux heures de statistiques, en cours. J'ai survolé.

— Et les deux ensembles ?

— Ça ne fait pas bon ménage.

— Théorie, théorie. Mais quand les deux sont là ?

— C'est qu'on n'aime plus l'amour, Monsieur.

— Vous aurez bientôt votre chaise, Mademoiselle Milla, voire même le fauteuil, un jour.

J'attrape de justesse l'enveloppe de papier kraft lancée sur mon bureau. Elle quitte la pièce comme une gazelle, me laissant seul avec les échos de sa voix claire et l'entête de l'Institut médico-légal. C'est le printemps.

Décortiquer ce genre de paperasses entre quatre murs est au dessus de mes forces. Je prends le paquet sous le bras et l'emporte faire un tour du côté de Grenelle. Sur la digue, allée des Cyprès. J'ouvre le rapport de Lambert. Morts par noyade.

Pas de trace de violence, pas d'hématomes. Examen gynécologique : Rapports sexuels pour deux d'entre elles au cours des quarante-huit heures précédant le décès ; avec le partenaire présent... Je me retourne.

— Salut, Monsieur le commissaire.

— Salut, Martin.

Je n'arrive pas à le détester. Il a fait de la prison pour viol. Circonstances atténuantes, remise de peine. Il est sorti l'année dernière. Il ne lui restait que la rue, les quais, les ponts. Je n'arrive pas à le plaindre. On parle de l'interpellation, des procédures, de mon témoignage à la barre. Il détourne la conversation quand j'essaie de parler d'elle. Deux vies estropiées, Martin, en quelques minutes. C'est suffisant, non ? Je lui montre les photos. Il dit ne reconnaître personne.

— J'ai vu Vénus.

— Il m'ennuie, commissaire, ses discours sur la passion amoureuse m'ennuient.

— C'est le consentement qui te dérange ?

— Arrêtez la morale. Je me trimbale mon histoire, c'est déjà assez lourd. Mais parler d'une morte comme si elle allait déboucher au coin de la rue, avouez que ce n'est pas sain non plus.

— Qui est morte ? Son amoureuse restée en Roumanie ? Lona, c'est ça ?

— Elonna.

— Ah bon ?

Il me plante là, sur le banc, troublé. Je me replonge dans la lecture. Où en étais-je ? Oui : Rapports sexuels, avec le partenaire présent au moment du décès. En contrepoint (c'est un des effets littéraires de Lambert), chacun des sept corps révèle une trace d'injection intramusculaire au niveau de la cuisse, de la fesse, ou de la hanche. Après analyse (autre effet littéraire), on desselle dans le sang une dose d'insuline anormalement élevée. Cordialement, Lambert

La Maison. Le fauteuil, la brûlure, la routine. Insuline. Je cherche dans le petit Larousse illustré. On est riche en documentation. *Nom féminin. (du latin insula, île). Hormone hypoglycémiant sécrétées par les îlots de Langerhans du pancréas. (L'insuline est employée dans le traitement du diabète.)* Je faxe la dernière page du rapport au carabin coureur de fond. Bienvenue les enfants, vous voilà dans le dictionnaire. Sans savoir pourquoi, sans avoir rien demandé si ce n'est de

l'amour, un peu d'amour. On peut mourir de ça ? D'amour ou d'insuline ? Je reçois la réponse de l'athlète. Retour du fax, rapide, bravo champion. Je lis. Nicole s'est pendue.

Joinville. La bicoque. Elle n'est pas au courant. Je me suis proposé pour faire la démarche. Drôle d'envie. J'ai cherché les mots dans la voiture. Je les lui donne dans le désordre, bêtement, forcément. Elle s'adosse au mur de la petite entrée et répète doucement j'ai mal j'ai mal en se tenant le ventre. Je fais un pas, j'essaie de lui prendre une main. Elle crie que c'est de sa faute et me frappe, me frappe. Je me laisse faire, les coups me soulagent. Elle s'arrête, se cache le visage et sanglote. Son front rencontre mon nez. Je saigne, c'est sûr. Je la prends dans mes bras. J'allais caresser ses cheveux. Elle me quitte et va s'asseoir dans le séjour. Je la rejoins et sers deux verres de mirabelle. On boit, elle grimace, tant mieux. Elle me parle. Nicole n'allait pas bien. « Elle aimait Alphonse, mais c'était un salaud. Elle était malade. Le diabète est une maladie bizarre, commissaire. Ça ne fait pas mal mais il faut se piquer tous les jours. Quand elle était petite, c'est moi qui le faisais. Après, elle se piquait toute seule. Cet imbécile ne comprenait pas. C'est l'heure du fix, il disait. Pour rire, pour rire.

- Vous m'emmènerez, commissaire ?
- Où ?
- Sur la digue.
- Quand ?
- Ce soir.

Couloir d'hôpital. Le forcené du jogging se fait attendre. Vedette, va ! On dirait que le même carreleur équipe la morgue et l'Assistance Publique. Le voilà. Je peux la voir ? Toujours le grain de beauté sur le menton, légèrement décentré. Une infirmière a essayé de lui recomposer une expression sereine. Je ne m'y ferai jamais. On ne peut pas mourir tranquillement avec un tuyau à perfusion autour du cou.

- C'est quoi ces traces sur les cuisses et l'abdomen ?
- Insuline, commissaire. Elle était diabétique.
- Je sais.
- C'est là qu'on se pique quand on le fait soi-même.
- Hypoglycémiant, ça vous dit quelque chose ?
- Le pancréas fabrique de l'insuline pour bouffer le sucre en trop dans le sang. Chez les diabétiques, ça ne marche pas. Alors il faut en injecter. C'est schématique.
- On vulgarise.

— On explique.
— Ce genre de piqûre, chez quelqu'un comme vous et moi, ça donne quoi ?
— Une hypoglycémie. Manque de sucre.
— Et je réagis comment ?
— Ça dépend. Vertiges, perte de connaissance, ou un état de conscience avec une absence totale de volonté.
— Mais à elle, si on lui a fait une piqûre en trop ?
— Question de dosage. Il y a des diabètes instables.
— On peut la retourner ?
— Allez-y.
— Merci. On ne se pique pas tout seul dans les reins ?
— Difficile. Cette trace-la est bizarre.
— Comment prévoir ce qu'une injection pouvait lui faire ?
— Il fallait connaître sa glycémie. Son taux de sucre, pardon.
— Je vous en prie.
— Les diabétiques, surtout instables, passent de l'hypo à l'hyperglycémie. Ils n'arrêtent pas de s'analyser.
— Comment ?
— Une goutte de sang suffit. Même deux heures avant. Il y a des appareils pour ça. Selon le résultat, ça pouvait la tuer ou lui faire l'effet d'un moustique, ou entre les deux. Il faut être habitué.
Merci, toubib, entre fonctionnaires, on arrive à se comprendre.

Un banc. Je suis en avance. Je la vois approcher, de loin. Petite bonne femme, ce doit être bien lourd. On marche. Elle parle. Elle comprend que Nicole ait aimé cet endroit. Mais pas avec lui. Vous avez eu envie de le tuer, quelquefois ?

— Oui, souvent. Ça ne me regardait pas, je sais. Mais on comprend toujours trop tard. Et puis maintenant...

Elle s'arrête, me fait face, me dévisage. Elle pose son front sur mon épaule, près du bras, je l'entends renifler. Elle rapproche son visage de mon cou, croise ses poignets devant elle et vient contre moi. Je la prends, je la serre, je ne suis pas raisonnable commissaire. J'enfouis mon nez juste au dessous de son oreille, les paupières dans ses cheveux. Son sac nous gêne un peu, elle le repousse sur le côté. Nos joues se touchent, glissent par tout petits à coups, jusqu'à nos bouches. Elle a un mouvement brusque. Je sens une piqûre sur la hanche. Je la regarde. NON ! Elle crie. Je tourne la tête. Milos.

— Tu n'avais pas le droit, commissaire. Les autres n'avaient pas le droit pareil. Elonna est morte. Pourquoi elle ? Pourquoi pas vous ?

Mes muscles s'évanouissent un à un, je titube un peu. Je l'écoute sans réagir. Il range deux seringues dans un sac de femme, celui de Nicole. Il le cache dans son caddie. Il avance vers nous.

— Dis-moi merci, commissaire. L'amour c'est larmes, tu dire adieu les larmes.

Il nous pousse vers le bord du quai, doucement, sans effort. Il va nous tuer. Nous nous laissons faire. Il nous tue. Je la regarde, elle me regarde, presque tranquille. Elle vient vers moi, nos bras s'enroulent. Nous basculons dans l'eau. L'eau est froide. J'ai peur. Sa robe se relève. Je sens son ventre contre le mien. Nous nous voyons, troubles, dans l'eau. L'eau est froide. Son corps est chaud. Sa main entre mes jambes, je cherche son sein. Garde les yeux grand ouverts, mon amour, regarde-moi, n'aie pas peur. Respire avec ma bouche. Colle tes lèvres contre les miennes, fort, encore. C'est doux. C'est noir.